

LES THEATRES

Opéra-Comique : *Cendrillon*, conte de fées en quatre actes et six tableaux, d'après Perrault, paroles de M. Henri Cain, musique de M. Massenet.

Quel extraordinaire et stupéfiant virtuose que M. Massenet!

Virtuose il se montra, certes, aussi bien dans *le Roi de Lahore*, *Manon* et *Werther* qui sont, je pense, les meilleurs de ses quinze ou vingt ouvrages de théâtre, que dans *Marie-Magdeleine*, qui restera, je crois, la plus jolie de ses innombrables œuvres de concert et peut-être la plus typique de toutes ses partitions, mais jamais il ne le fut aussi complètement, aussi crânement, aussi définitivement que dans *Cendrillon* qui, je l'annonce, a remporté hier un très vif succès à l'Opéra-Comique.

Jadis sa virtuosité sans pareille, déconcertante, miraculeuse, virtuosité dramatique et lyrique, vocale et instrumentale, obéissait à l'émotion, s'effaçait devant le sentiment, restait au second plan, comme la servante incomparable de l'heureux compositeur. Aujourd'hui elle règne en maîtresse, maîtresse gaie, spirituelle, amusante d'ailleurs et encore incomparable, mais maîtresse volontaire, résolue et un peu despotique, qui, sûre de sa force, de ses charmes, en use supérieurement, en abuse même, et cela de façon si aimable et si audacieuse à la fois, qu'avec elle, la liaison étant acceptée, mauvaise humeur, fâcherie, rupture, deviennent pour ainsi dire impossibles.

Adroitement, connaissant bien son collaborateur, M. Henri Cain a fourni le thème suivant à la virtuosité de M. Massenet :

La maison de Mme de La Haltière est sens dessus dessous. A l'appel de tant de sonnettes carillonnantes, les domestiques se bousculent, maudissant l'irascible et grotesque belle-mère de Cendrillon qui se prépare à mener au bal, chez le Roi, ses deux filles, Noémie et Dorothee, pimbèches ravies, et son mari, Pandolfe, brave homme, désolé celui-là de n'être point resté veuf et tranquille en sa ferme avec l'enfant qu'il adore et que l'on va laisser seule au logis. Ce bal est d'importance, car nul n'ignore que le jeune prince s'ennuie en son palais et cherche femme. Modistes, couturières et coiffeurs s'empressent donc à parer les trois ridicules personnes qui bientôt s'élancent à la conquête du Trône. Après leur départ, Cendrillon achève tristement sa besogne et s'endort, au coin de l'âtre. Elle rêve et la Fée, sa marraine, entourée des esprits et des follets, lui apparaît. Pour qu'elle aille, elle aussi, à la Cour, les Sylphes lui font une robe des rayons de la lune, un carosse du vent qui passe et, afin qu'elle ne soit pas reconnue, lui donnent une petite pantoufle de vair, talisman qui la métamorphosera. Mais il faut qu'à minuit elle revienne.

Avant la fête, le prince, en dépit du concert que lui offrent ses musiciens, est mélancolique. Il n'écoute pas plus le luth, la viole d'amour et la flûte de cristal qui lui chantent de douces mélodies, que le surintendant des plaisirs et les courtisans, le doyen de la Faculté et les ministres, le Président du Conseil, les ministres, qui le conjurent d'oublier ses soucis. Il ne se distraira point tant qu'il n'aura pas trouvé l'inconnue de son rêve et de son désir. Cependant le Roi, entre en grande pompe, lui intime un ordre formel. Il devra choisir ce soir, parmi les filles de noblesse, celle qu'il épousera. Elles dansent devant lui, et le laissent insensible. Par surcroît, il ne prête aucune attention à la présence de Mme de La Haltière, de Noémie et de Dorothee, car il attend son inconnue qui s'avance, en effet, et qui n'est autre que Cendrillon. La tendre rencontre se prolonge jusqu'à minuit et, dès que sonné la cloche, l'enfant se sauve.

Dans sa hâte, elle a perdu son talisman, la petite pantoufle de vair. La Fée, sa marraine, le lui pardonnera-t-elle? Le retour de la famille est orageux. On cause de l'aventure de tout à l'heure et, pour avoir essayé d'en défendre l'héroïne, Pandolfe est très malmené par les trois furies qui, triomphalement, déclarent que le fils du Roi a traité l'intruse de drôlesse. En voyant Cendrillon s'évanouir, le père se risque à élever la voix et l'on se sépare violemment. Avec sa fille il quittera ces mégères et retournera dans la ferme si tranquille d'autrefois. L'enfant a feint d'y consentir, mais elle partira seule et ira mourir, sous le chêne des Fées. Elle dit adieu à la maison, à ses tourterelles, dont elle ouvre la cage, aux fleurs du jardin, à la chambre, à l'âtre, à sa place accoutumée, au brin de buis bénit, au grand fauteuil où, jadis, elle faisait dodo sur les genoux de la maman, et s'enfuit.

Chez sa marraine, elle retrouve le Prince, venu là, comme elle, en désespéré. Protégés par les esprits, séparés d'abord par un mur de feuillage magique, ils s'agenouillent et confient leur peine à la Fée. Cendrillon offre sa vie en rachât de l'âme pleurante de celui qu'elle ne peut reconnaître et aux bras de qui elle tombe bientôt, les branches s'étant écartées pour permettre aux jeunes amants de s'endormir ensemble dans leur rêve.

Des mois se sont passés depuis que Pandolfe a cherché sa fille et l'a rapportée, inanimée. C'est maintenant, le printemps et Cendrillon, qui fut si malade, est guérie. Sur la terrasse que réchauffe le bon soleil, son père la convainc de l'irréalité des belles choses dont elle parle toujours et cela l'attriste. Joyeuses, ses amies l'appellent et la consolent, tumultueuses, Mme de La Haltière, Dorothee et Noémie se précipitent pour se joindre au cortège des princesses, accourus, sur l'ordre du Roi, afin d'essayer la petite pantoufle de vair perdue à la Cour. Les belles choses n'étaient donc pas mensongères! Grâce à la Fée, Cendrillon peut s'introduire encore au palais et se faire reconnaître du Prince Charmant, qui l'épouse. Le rêve des amoureux est accompli et la pièce est terminée.

Cette pièce, simple, claire, qui atteste moins, de la part du librettiste, la préoccupation des mythes légendaires que le désir de contenter un collaborateur de tempérament particulier, s'accorde très bien, on le voit, avec le talent de M. Massenet. Elle abonde en hors d'œuvre, intermèdes de tous genres et, par ses situations, par son agencement, par son allure générale, elle fournit au compositeur l'occasion de chanter une fois de plus sa romance familière. Et il la chante, en effet, mais avec une virtuosité si

grande, si dominatrice, je le répète, que l'étonnement d'une telle « interprétation », modifie un peu la nature de notre plaisir. Il ne faut pas chercher dans la musique de *Cendrillon* la naïveté enfantine, la simple bonhomie du conte de Perrault, ni l'espèce de cordialité populaire dont ce récit est plein et qui, à travers les âges, a fait et fera fraterniser les âmes des petits. Le métier poussé jusqu'à ses dernières limites, la science dissimulée sous beaucoup d'amabilité, y priment la fantaisie, l'invention. Deux styles y sont assez rigoureusement, assez obstinément opposés. L'un, caricatural, bouffe, pastichant nos vieux maîtres, datant, s'applique aux parties de réalité du livret, idée de virtuose plutôt que de poète, la vie, drôle quelquefois, pastoujours, étant à cette heure ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera demain; l'autre, léger, discrètement chromatique, se rapporte à la féerie elle-même et, de virtuosité directe, emploie franchement les arpegges vocaux, les notes piquées et élevées, les menus artifices de la mélodie ornée, moyen un peu terre à terre de nous introduire en ce royaume de l'au-delà. A l'aide de ces deux styles qui, du commencement à la fin de l'ouvrage, ne se démentent qu'à de rares intervalles, certaines scènes ont une netteté de forme, une unité de facture que M. Massenet n'avait, je crois bien, jamais obtenues. C'est dans le rapide développement des thèmes — seul, ou à peu près, celui de Mme de La Haltière, un des mieux venus et qui sert de frontispice à la partition reparait à diverses reprises — dans le choix des harmonies qui les accompagnent, dans leur ingénieuse et savoureuse instrumentation, dans l'écriture, comme on dit, que se manifeste, à un degré inimaginable, la virtuosité de l'auteur. Cette virtuosité à laquelle se mêle encore, heureusement, la grâce irrésistible de jadis, virtuosité tantôt délicate, tantôt violente, souvent dangereuse, à coup sûr ennemie de l'inspiration, affecte presque sans cesse un caractère essentiellement et pareillement décoratif, changeant vite la jolie mélancolie de Cendrillon (le moment du rêve, au premier acte, est exquis) en une gaieté dansante qui s'autorise du printemps nouveau pour ébaucher un motif de valse, privant d'individualité les personnages. Et peut-être suffit-elle, en somme, à une œuvre où la décoration, cause déterminante du vif succès que la curiosité du public prolongera vraisemblablement, tient la première place.

Là, il n'y a qu'à admirer, qu'à s'émerveiller. Je ne crois pas que l'art raffiné de la mise en scène nous ait jamais donné surprises plus grandes et plus charmantes par le mariage des étoffes, par les jeux de lumières, par la disposition des groupes, par la peinture des toiles, par le dessin des costumes, par l'ensemble comme par le détail. L'apparition des fées en de multicolores rayons, la plantation des deux palais blancs, de la terrasse fleurie et surtout de l'arbre magique et resplendissant, peuplé de femmes dévêtues, ont arraché aux spectateurs d'hier des cris d'étonnement et de joie. Les nombreuses foules qui vont probablement leur succéder n'exigeront pas que tous les principaux interprètes aient une égale valeur, et elles auront raison. Elles s'éprouveront un plaisir continu à écouter l'orchestre, si fermement, si soigneusement dirigé par M. Luigini, et elles sauront bien, sans mon conseil, distribuer à qui les mérite leurs suffrages. Je nomme Mlle Guiraudon, délicieusement ingénue et touchante en Cendrillon; M. Fugère, un Pandolfe plein de finesse, de mesure et d'émotion; Mme Deschamps-Jehin de La Haltière, aux solides et franches notes sonores; Mlle Emelen, Prince débutant et de belle mine, qui ne manquera pas aux représentations prochaines d'acquiescer de l'assurance et de l'autorité; Mme Bréjean-Gravière, Fée de voix utilement aérienne et vibrante; Mlles Tiphaine et Marié de L'Isle, alertes; M. Gourdon, parfait médecin d'opérette, et Mlle Chasles, danseuse remarquablement souple et légère.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

Soirée brillante, pleine de lumière, de fleurs, de sons joyeux, de belles couleurs, soirée heureuse que nous devons à l'héritage du regretté Carvalho. Il y a dix ans qu'Henri Cain a terminé son poème, il y a quatre ans que Massenet a signé sa partition, et, il y a deux ans, Carvalho la tenait en réserve pour l'inauguration de « sa » nouvelle salle.

Carvalho avait rêvé Mlle Van Zandt pour le rôle de Cendrillon, et il cherchait, avec Massenet, le Prince Charmant idéal, quand le maître, un jour, à Nice, vit et entendit Mlle Emelen dans *Thaïs*, et se dit aussitôt, comme — à peu près — Juliette rencontrant pour la première fois Roméo :

— Si cette jeune beauté ne joue pas mon Prince Charmant, jamais *Cendrillon* ne verra le jour.

Et si on n'a pas eu Mlle Van Zandt, la représentation a peut-être été plus sûre avec Mlle Guiraudon, mignonne et gracieuse et sympathique petite Cendrillon, qui me disait, en revenant d'essayer les applaudissements de toute la salle :

— J'ai bien pleuré pendant les répétitions, mais je suis bien récompensée... Je suis contente, contente!

La jolie Mlle Emelen, dans sa loge pleine de fleurs, recevait, avec de chauds compliments compliments pour elle, les critiques de ses meilleurs amis, à propos de son premier costume tellement bouffi, si peu dessiné, que ses lignes — on les connaît depuis *Phryné* — étaient lamentablement déformées.

Il y a quelques jolis tableaux au cours de ces quatre actes. Je retiens surtout celui qui ouvre le deuxième acte : le Prince Charmant assis mélancoliquement sur un trône, avec, à ses côtés ou assis à ses pieds, des pages, joueurs de flûte, de mandore et de viole. La couleur du groupe est délicieuse et chatoyante au possible. C'est vert d'eau, bleu rose, blanc, or et pourpre. C'est vraiment bien.

M. Loubet assistait à la représentation. Il avait dit : Je serais là à huit heures dix. Et à huit heures dix exactement, il est arrivé. Après le troisième acte, il a fait appeler les auteurs dans sa loge pour les féliciter. M. Henri Cain est monté seul. Et pour cause. Massenet est à la campagne depuis trois jours, comme il fait à chacune de ses premières représentations.

Le Président a félicité le librettiste de son heureuse idée et l'a chargé de brassées de compliments pour le musicien :

— J'adore les contes de fées, a-t-il dit à Henri Cain, et je suis heureux de voir que le public les aime autant que moi!

Les amis d'Henri Cain, MM. Poincaré, Barthou, Poidatz, Douille, dont il n'est pas sorti. Ils voyaient dans le succès de *Cendrillon* un bon augure pour celui de l'autre conte de fées que, de concert avec M. Fernand Gregh, il est en train de mettre à la scène pour Mme Sarah Bernhardt, qui s'en est montrée à l'avance enthousiasmée.